

CHAPITRE VI

LA SAINTETÉ HÉROÏQUE DE JÉSUS-CHRIST

Avec ce sujet, nous abordons ici un troisième groupe de miracles : les *miracles moraux*. Avant de l'exposer et pour le mieux comprendre, il sera bon de rappeler quelques généralités.

§ 1. — Préliminaires. Notions sur le miracle moral.

A. Notion. — Le *miracle moral* est une action ou une série d'actions morales dépassant les forces humaines ordinaires, c'est-à-dire en dehors et au-dessus de la manière constante d'agir des hommes.

On appelle *action morale* un acte humain fait par la volonté, sous l'influence de la raison.

Si cette action est au-dessus de la manière constante d'agir des hommes, c'est-à-dire des forces de la volonté, elle constitue un miracle moral, car elle dépasse alors le cours ordinaire des choses.

Mais il faut noter qu'en ce domaine, la certitude des lois scientifiques portant sur un ensemble de cas, l'exception véritable à ces lois, c'est-à-dire le miracle moral, se rapporte généralement à toute une série d'actions se déroulant en dehors et au-dessus du mode ordinaire et constant.

Or, cette manière constante d'agir des hommes peut être dépassée :

- a) soit par la *perfection* des actes (sainteté héroïque);
- b) soit pour leur *promptitude* (conversion instantanée d'un individu ou conversion très rapide d'une grande masse);
- c) soit par leur *difficulté* (constance héroïque des martyrs);
- d) soit, enfin, par l'*insuffisance des moyens* employés ou l'incapacité des agents immédiats.

B. Discernement. — On peut reconnaître de façon véritable un miracle moral, c'est-à-dire en discerner les trois éléments dont nous avons parlé plus haut, à propos du miracle en général : réalité historique; caractère divin; valeur probante.

a) Le discernement de la *vérité historique* se fait comme pour les autres miracles; car l'acte moral, s'il est de lui-même intérieur, se traduit extérieurement et peut se constater dans ses *manifestations* : une conversion, par exemple, si elle est véritable, comportera un changement dans la façon extérieure d'agir en certaines circonstances.

b) Pour le *caractère divin* ou *vérité théologique*, il suffit de connaître :

1° La *manière constante d'agir* des hommes sur ce point. On pourra, dès lors, distinguer l'*exception*, produite par Dieu lui-même, agissant sur l'intelligence et sur la volonté. Il faudra, d'ailleurs, comme on l'a dit, que cette dérogation aux lois soit manifeste, assez notable, et ne puisse en aucune façon s'expliquer humainement.

2° Les *causes* et les *motifs* des actes, pour voir s'ils sont proportionnés ou non, au résultat. S'ils ne le sont pas, l'acte est au-dessus du mode ordinaire des choses : il est miraculeux et divin.

c) La *valeur probante* ou *vérité apologétique* peut être énoncée explicitement. La relation implicite, d'ailleurs, sera plus directe que dans beaucoup d'autres cas. Par exemple, dans une conversion miraculeuse, Dieu intervient directement sur une intelligence et une volonté pour les incliner à une doctrine. S'il y avait erreur, Il en serait directement responsable, ce qui répugne à sa véracité, à sa sagesse, à sa sainteté.

§ 2. — Exposé du miracle. La sainteté de Jésus.

I. La réalité du fait (vérité historique).

La sainteté comprend deux aspects :

— absence des péchés : sainteté *négative*, qui consiste à éviter le mal;

— pratique des vertus : sainteté *positive*, qui consiste à faire le bien.

Or, Jésus a possédé les deux formes au plus haut degré :

A. Notre-Seigneur n'a pas commis de péchés (sainteté négative) :

a) Jésus prononce cette parole étonnante qu'*aucun* homme n'a pu prononcer : « Qui de vous me convaincra de péché ? »

b) Ses *adversaires*, qui épient tous ses actes, ne peuvent, malgré l'intérêt qu'ils y auraient, contredire cette parole;

c) Aussi les livres du *Nouveau Testament* l'affirment : « Le Christ, notre pontife, est sans péché. »

B. Notre-Seigneur a pratiqué toutes les vertus (sainteté positive) :

a) Il suffit de lire l'Evangile pour constater que Jésus a donné l'exemple le plus parfait de *toutes les vertus* qu'il demandait à ses disciples :

1° Vertus *individuelles* : amour de Dieu : « Sa nourriture est de faire la volonté de son Père »; obéissance; pauvreté, pureté; humilité, force, prudence, etc.;



« LAISSEZ VENIR A MOI LES PETITS ENFANTS. »
(Tableau de Seignac.)

Un des traits les plus émouvants de la Bonté du Divin Maître.

2° Vertus *juvéniles* : respect, soumission, affection;

3° Vertus *sociales* : justice, charité, patience.

b) Il les a pratiquées *dans une harmonie merveilleuse*, sachant allier des vertus très diverses :

1° Bon comme personne ne le fut, envers les malheureux et les pécheurs, Il est *sans faiblesse* et flagelle la mauvaise foi des pharisiens;

2° *Humble* jusqu'à l'anéantissement. Il est sans bassesse et sait rester *digne*, par exemple à la Cour d'Hérode.

3° *Doux* et modèle de douceur, Il est *ferme* et sans lâcheté pour faire respecter le Temple et la loi de son Père.

c) Et Il porte ces vertus au *degré le plus héroïque*; on ne les voit jamais se démentir, même dans les pires supplices : tels l'humilité, la patience, l'obéissance, l'amour de Dieu et des âmes dans sa Passion; or, c'est au creuset des épreuves qu'on reconnaît les vraies vertus.

Tous ces traits contribuent à faire de Jésus, pour celui qui le contemple de bonne foi, *la figure la plus attirante et la plus imposante à la fois*, et toujours la plus sublime qu'on puisse jamais trouver.

II. Le caractère miraculeux (vérité théologique).

Une telle conduite nous frappe et nous attire parce qu'elle est manifestement au-dessus de la manière constante d'agir des hommes.

En effet, à tout résultat permanent et habituel, il faut, dans l'ordre normal, *une cause proportionnée permanente et habituelle*. Pour expliquer de façon satisfaisante cette rectitude inaltérable et cette énergie de la conduite, il faudrait une soumission habituelle et sans défaillance de toutes les facultés à la raison, et de la volonté à la loi de Dieu.

Or, l'expérience générale nous apprend sûrement que, dans la manière ordinaire et constante d'agir des hommes, *cette disposition n'existe pas*, puisque les meilleurs, bien souvent et en mille manières, blessent l'ordre moral.

Donc, une *absence prolongée* et, à plus forte raison, *perpétuelle de toute faute*, et la *pratique constante et sans faiblesse de toutes les vertus* sont *au-dessus du cours ordinaire des choses et des forces de la volonté humaine*, si vite lassée et prise en défaut dans la lutte contre les mauvais penchants.

Ce double aspect de la sainteté constitue donc un éclatant miracle moral.

III. La valeur probante (vérité apologétique).

La sainteté du Christ est un des arguments de marque en faveur de sa doctrine et de sa personnalité divine, avec lesquelles elle est en rapport.

A. Relation explicite.

a) *Générale*: Jésus fait appel au miracle de sa sainteté, comme à toutes ses œuvres, lorsqu'il dit : « Les œuvres que je fais témoignent pour moi. »

b) Cette relation est mise plus *spécialement* dans la phrase citée plus haut : « Qui de vous me convaincra de péché ? Si (donc) Je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ? » (Saint JEAN, VIII, 46.)

B. Relation implicite. — Donner une telle sainteté à un fondateur de religion qui se dit Dieu, c'est *engager la véracité divine*. Donc, JÉSUS-CHRIST est soutenu par Dieu; et, puisqu'il se dit Dieu lui-même, Il l'est.

Au surplus, la *divinité de sa personne* explique aisément cette sainteté unique : on ne pourrait attribuer à une personne divine des fautes ou une sainteté inférieure.

CITATIONS

I. — La sainteté de Jésus confessée par ses adversaires.

Le Christ ne saurait être suivi de personne qui le dépasse, ni même qui puisse atteindre après Lui et par Lui le même degré absolu de la vie religieuse. Jamais, en aucun temps, il ne sera possible de s'élever au-dessus de Lui, ni de concevoir quelqu'un qui Lui soit même égal.

(STRAUSS, *Du passager et du permanent dans le christianisme*, p. 127.)

II. — Un exemple de la sainteté et des vertus de Jésus : sa bonté.

Jésus fut toute bonté... Les enfants même ont part à ses tendresses. Il les laisse approcher de Lui, les caresse et reprend ses apôtres, qui veulent les écarter... Avec ses disciples, Il est plus humble et plus affectueux encore. Vers les derniers temps de sa vie, Il peut leur dire : « Je me suis comporté au milieu de vous comme le serviteur de tous. » Au soir de la Cène, avant de les quitter, Il s'abaisse jusqu'à leur laver les pieds. Qu'il devait être doux de vivre dans l'intimité d'un tel chef ! Comment s'étonner de l'affection que ces privilégiés Lui ont vouée !

Il a d'autres amis. L'un d'eux, Lazare, vient à mourir. On le conduit près de son sépulture. Près des deux sœurs qui sanglotent, Il ne peut contenir son émotion; ses larmes coulent, et de telle sorte que les pharisiens, qui le guettent, se disent entre eux : « Voyez donc comme Il l'aimait. »

Au jour des Rameaux, Il entre à Jérusalem en triomphateur. A de telles heures, toutes les illusions sont possibles, tous les orgueils. Pourtant, loin de se laisser gagner par l'ivresse générale, Il pleure; Il pleure sur le châtiment qui va bientôt accabler la cité perfide : « Jérusalem, Jérusalem, si tu avais compris, en ce jour où tu le pouvais, ce qui devait t'assurer la paix... »

Amour des parents, amour des amis, amour de la patrie, ce sont là toutefois des affections communes. Le Christ en a manifesté de plus rares... Amour de tous ceux qui souffrent : à leur égard, Jésus est faible, de cette faiblesse délicate qui caractérise les cœurs débonnaires, faible au point de ne pouvoir rencontrer une infortune sans la soulager...

Amour des humbles : Jésus semble faire ses délices de vivre au milieu des petits et des pauvres; aux derniers d'entre eux, Il donne encore le nom de frères.

Amour plus étonnant encore des pécheurs : Il va jusqu'à s'asseoir à leur table, en dépit de toutes les critiques; Il va jusqu'à dire : « C'est pour eux que je suis venu !... »

Quelles épreuves, enfin, ont jamais attiédi cette indicible charité ? Quels obstacles l'ont jamais arrêtée dans l'exécution de ses desseins ?

Le succès ? Oui, le succès dessèche le cœur des égoïstes; il leur fait abandonner des amis ou plutôt des auxiliaires devenus inutiles; mais le Christ, du début à la fin de sa carrière s'est fait le serviteur de tous; ressuscité, Il s'est montré plus affable que jamais.

Les fatigues, les privations, la souffrance ? Songez à la vie qu'Il a menée. a la mort qu'Il a acceptée.

L'obstination, la mauvaise foi de ses adversaires, les ingrattitudes mêmes de ses lamentables amis ? Non, non : Il a pleuré sur Jérusalem, Il a prié pour ses bourreaux, Il s'est offert pour tous les pécheurs.

Si l'excès des tourments et des opprobres qui allaient fondre sur Lui l'a contraint, en quelque sorte, à demander grâce : « Père, s'il se peut, que ce calice me soit épargné », vous avez compris que cette prière nous révélait seulement l'épouvante de sa sensibilité. Jusque dans ce cri de détresse, vous avez perçu l'affirmation de sa résignation : « Cependant que votre volonté se fasse, et non la mienne ! » C'est-à-dire : « S'il le faut, pour le salut de ceux que j'aime, me voici prêt à tout endurer. »

Cherchez, Messieurs, cherchez dans les annales du monde s'il est une charité qui puisse, de loin, de très loin, se comparer à celle-là...

Nous avons vu la tendresse et la générosité du Christ; observons à présent la sainteté et la virilité de sa charité.

Sainte, elle l'est, parce que jamais elle ne dégénère en sensiblerie, jamais, a plus forte raison, en sensualité; jamais elle ne révèle la moindre atténuation de l'idéal moral et religieux le plus pur : toute pitié pour la faiblesse du pécheur, toute miséricorde pour son repentir, elle n'est jamais indulgence pour le péché.

Qui donc a proclamé avec plus d'insistance les exigences de la loi divine : charité, justice, chasteté jusque dans les pensées, indissolubilité du mariage ?...

Virile, sa bonté l'est, parce qu'elle sait, à l'occasion, recourir aux reproches les plus véhéments : « Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites !... Malheur à vous, guides aveugles !... Malheur à vous, sépulcres blanchis au dehors, qui recélez en vous la pourriture. Serpents, race de vipères, comment échapperez-vous à la géhenne ?... »

Virile, elle l'est encore, parce qu'elle n'hésite pas, lorsqu'elle le juge nécessaire, à formuler à l'adresse de tous et de chacun les menaces les plus claires et les plus fermes. Souvenez-vous, Messieurs, de la place qu'occupent dans les évangiles, l'enfer et ses tourments...

Dans le cœur du Christ ont brûlé la charité que le Tout-Puissant peut produire en un être créé et la charité créée elle-même.

(R. P. PINARD DE LA BOULLAYE,

Conférences des 9 mars 1930 et 9 avril 1933.)

III. — L'harmonie de l'âme de Jésus et de ses vertus.

Tel nous apparaît Jésus dans ses rapports avec Dieu, avec ses semblables, avec lui-même, d'une splendeur morale incomparable, excédant par la sainteté de toutes les vertus l'humanité. Il faut, en effet, que l'humanité la plus élevée détaille par quelque endroit. Il y a dans les âmes les plus remarquables toujours quelque lacune, quelque désaccord des facultés. Elles ont l'intelligence vive, mais sans persévérance; l'imagination puissante, mais sans équilibre; la sensibilité profonde, mais sans discernement. Ou bien elles ne possèdent la

douceur qu'au détriment de l'énergie; la bonté qu'au détriment de la justice; la foi religieuse qu'au détriment du sens pratique; le sens pratique qu'au détriment de la générosité. Que sais-je encore ? Les plus belles âmes ressemblent aux montagnes. Dieu y a creusé les abîmes les plus effrayants au pied des sommets les plus sublimes.



Cl. Braun.

JÉSUS PLEURE SUR JÉRUSALEM.
(Tableau de P.-H. Flandrin.)

La Bonté de Jésus est une Charité surnaturelle. Aussi s'attriste-t-elle du seul vrai mal : le péché, l'endurcissement de sa malheureuse patrie qui lui attirera de Dieu de si terribles châtements. C'est ce qui amènera aussi le Bon Maître à traiter sévèrement les Pharisiens hypocrites et les profanateurs du Temple.

Rien de ce désaccord dans l'âme sainte de Jésus. Sa beauté morale se compose à un degré surhumain de l'harmonie des rapports. Il est doux et affable, compatissant et miséricordieux, sans molle complaisance, Il est fier sans orgueil, courageux sans témérité, héroïque sans ambition, prudent sans pusillanimité, patriote sans exclusivisme. Vous pouvez, l'Evangile en mains, vérifier toutes ces vertus que je ne fais qu'énoncer. Cherchez donc une beauté

morale plus complète, une sainteté où l'harmonie des rapports brille davantage. Vous ne la trouverez pas. Jésus est l'homme idéal et réel. Ses vertus ont un naturel exquis et cependant dépassent les forces de la nature. S'il est Dieu, comme Il le dit, ce chef-d'œuvre s'explique...

Et Il a été ainsi — le fait est établi — si parfaitement, comme la neige est blanche et comme la source est pure, par nature, parce qu'Il est Dieu. Jamais la boue des chemins terrestres, qui macule nos pieds, n'a souillé les siens, descendus du ciel... « Tu solus sanctus ! Tu solus Dominus ! Tu solus altissimus ! ... » (« Vous êtes le seul saint, parce que vous êtes le seul maître et le seul Dieu très haut. »)

(Mgr TISSIER, *Le fait divin du Christ : le Saint.*)

En Jésus-Christ, on ne voit jamais une seule vertu à la fois, on en voit toujours deux, aussi belles l'une que l'autre, d'où résultent les contrastes les plus imprévus, qui finissent par se résoudre... dans une harmonie parfaite.

(Mgr BOUGAUD.)

Jésus-Christ a été humble, patient, saint, saint à Dieu, terrible aux démons, sans aucun péché. Oh ! qu'Il est venu en grande pompe et en une prodigieuse magnificence, aux yeux du cœur et qui voient la sagesse !

(PASCAL.)

RÉFLEXIONS MORALES.

La sainteté de Jésus est le modèle de la mienne. Modèle toujours imitable et qui me laissera toujours derrière lui en m'appelant toujours plus haut ! « Je vous ai donné l'exemple pour que vous fassiez comme j'ai fait ! »

Je veux étudier sans cesse davantage ce modèle, pour faire ensuite passer en mon âme l'harmonie de ses vertus et la charité ardente qui en est le principe.

CHAPITRE VII

PROPAGATION MIRACULEUSE ET CONSERVATION DU CHRISTIANISME

L'assistance divine miraculeuse à la religion du Christ, a continué et continue de se faire sentir, même après l'existence terrestre de son chef. Elle se manifeste, en premier lieu, dans sa *propagation rapide* et sa *conservation*, malgré tous les obstacles.

ARTICLE PREMIER.

La propagation du christianisme.

§ 1. — Le fait de cette propagation (vérité historique).

On peut considérer cette propagation à deux points de vue.

1. Extension numérique et géographique.

I^{er} siècle :

a) Témoignages :

Religieux. — SAINT MARC : « Ils prêchent partout. » SAINT PAUL : « Sur toute la terre, jusqu'aux extrémités du monde. »

Profanes. — PLIN LE JEUNE, en *Bithynie* : « Beaucoup de tous rangs, de tout âge, de tout sexe; c'est une contagion ». — TACITE, à *Rome* : « *Multitude immense.* » — SÉNÈQUE : « Les vaincus (les chrétiens martyrisés) ont imposé la loi à leurs vainqueurs. »

b) Pays atteints :

En Orient : Palestine, Syrie, Asie Mineure.

En Occident : Grèce, Rome, Macédoine, et peut-être Gaule et Espagne.

II^e siècle :

Témoignages nombreux (spécialement du païen COECILIUS, qui en gémit).



Clément Brauer.

SAINT PAUL.

(Tableau de Rubens.)

Un illustre converti, devenu un ardent propagateur du Christianisme. Le Pharisien farouche persécuteur des chrétiens qu'était Paul fut terrassé en un instant par la grâce sur le chemin de Damas. Et, à la suite de cette conversion qui constituait un éclatant miracle moral, Saint Paul devint l'« Apôtre des Nations », vaillant champion de la vérité chrétienne pour laquelle il donna sa vie, sous le glaive du bourreau.

Décimé pourtant par certaines persécutions (MARC-AURÈLE), le christianisme fait, malgré tout, de nouveaux progrès (Afrique, Grande Grèce, Germanie, Gaule, Espagne).

III^e siècle :

Texte fameux de TERTULLIEN : « Nous emplissons vos villes, vos provinces; si nous nous retirions, vous seriez effrayés. » « Nous formons à peu près la majorité dans chaque cité. » ORIGÈNE témoigne dans le même sens.

IV^e siècle :

C'est le triomphe du christianisme avec l'Edit de Milan (313), accordé par CONSTANTIN.

II. Extension en profondeur.

Dans toutes les classes de la société (voir texte de PLINÉ); dans les classes humbles, mais aussi dans l'armée (légion thébaine, légion fulminante), chez les nobles, les fonctionnaires, la famille impériale (les FLAVIUS).

§ 2. — Caractère miraculeux de cette propagation (vérité théologique).

Pour prouver que ce fait est un miracle, il suffit de montrer qu'il n'y a pas de proportions entre :

Les causes naturelles de succès

et

Les causes d'échec.

I. Causes de succès.

Ce sont les préparations divines, mais elles restent incapables d'expliquer le fait à elles seules et humainement, car, à côté du secours, chacune apporte aussi un obstacle :

a) Le judaïsme était connu comme religion pure, répandue par la dispersion des Juifs, et pouvait servir, près des païens, de préparation au christianisme.

Mais, restant national, il éloignait les autres peuples, en voulant les obliger à devenir juifs, tandis que le christianisme voulait être universel. D'ailleurs, les Juifs, partout où ils étaient, s'opposaient aux chrétiens, au lieu de les favoriser.

b) La conquête romaine facilitait la diffusion du christianisme en unifiant les peuples, les moyens de communications, la langue, mais aussi devait amener l'universalisme des persécutions si elles se produisaient.

c) Des aspirations religieuses existaient alors, dans certaines âmes, vers le surnaturel, et pouvaient les porter vers le christianisme; mais elles étaient, en partie notable, assouviées et déformées par les cultes orientaux et leurs rites mystérieux, diaboliques.



LA SÉPARATION DES APÔTRES.

(Tableau de Gleyre.)

Voilà les « conquérants du monde » : une douzaine d'hommes du peuple prenant comme point de départ et pour signe de ralliement la croix d'un supplicié, « scandale pour les Juifs, folie pour les païens » ! Mais cette Croix est aussi la Force Divine du Christ et la Sagesse du Dieu qui choisit les faibles pour vaincre les grands.

II. Causes d'échec. Obstacles.

On les trouve en grand nombre.

A. Dans le christianisme même :

a) Son dogme logique mais austère :

- mystérieux en certaines parties;
- spiritualiste, dur aux esprits matériels.

b) Sa morale difficile, parce qu'opposée aux passions, à l'orgueil, à l'égoïsme, exigeant une foule de sacrifices pénibles.

B. En dehors du christianisme :

a) Moyens de propagation : les prédicateurs sont des hommes du

peuple *ignorants, ni éloquentes, ni lettrés*, et peu entraînants. Ils n'emploient *ni la richesse, ni la force*.

b) *Opposition et persécutions* longues, acharnées, universelles des pouvoirs publics.

D'où cette substitution, rapide, mais profonde d'un culte :

— *universel*, et s'opposant aux religions nationales (regardées par tous comme des devoirs patriotiques);

— *exclusif* — et voulant être *unique* (les autres cultes, au contraire, admettent qu'on peut adhérer à plusieurs religions);

— *élevé* et mystérieux dans son dogme;

— *difficile* et rebutant à la nature, par sa morale;

— *malgré l'insuffisance* notoire des *prédicateurs* et de leurs moyens;

— et *malgré les persécutions violentes*, et prolongées des pouvoirs publics,
est un véritable miracle moral.

En effet :

PREMIER ARGUMENT

Un changement rapide et profond, surtout lorsqu'il porte sur une telle masse d'individus, de pays et d'époques divers suppose :

a) *Des convictions solides* dans l'intelligence, qui accepte la vérité;

b) *Des résolutions énergiques* dans la volonté, qui se décide à suivre la religion du Christ.

Or, l'acquisition de ces convictions et résolutions ne s'explique pas naturellement.

En effet, c'est une loi morale que, d'après la manière constante d'agir des hommes :

A. L'intelligence accepte difficilement ou rejette les doctrines mystérieuses qui demandent à l'homme de renoncer à des avantages sensibles et immédiats, à toute une tradition de nation, de famille (voir citations) pour des intérêts spirituels et un idéal parfait.

B. La volonté ne triomphe des obstacles (passions, influences, menaces) que très lentement et en des cas rares.

Une exception *générale* constante, *universelle* à cette loi morale ne peut être naturelle. Elle suppose nécessairement une intervention spéciale de Dieu, en dehors du cours ordinaire des choses, sur l'intelligence et la volonté.

DEUXIEME ARGUMENT

Si, pour expliquer cette propagation, quelqu'un ne recourait pas à une action divine, extérieure, sur l'intelligence et la volonté, il

faudrait recourir à l'excellence miraculeuse de la religion chrétienne en elle-même, *merveilleusement appropriée* à tous les hommes, et emportant très vite leur assentiment. Le miracle moral de la propagation aurait à sa base le miracle intellectuel de l'excellence de la doctrine, énoncée plus haut.

§ 3. — Valeur probante du miracle (vérité apologétique).

Dans un tel cas, il est aisé de la distinguer.

C'est Dieu qui intervient miraculeusement pour *faire accepter cette religion*. Elle est donc divine. Or, elle enseigne la divinité de son fondateur. Donc **Il est Dieu**.

C'est d'ailleurs ce qu'avait annoncé Jésus à ses disciples, en leur disant que leur diffusion progressive « *jusqu'aux extrémités de la terre* », par la force de l'Esprit-Saint, ferait d'eux « *ses témoins* » (*Actes des Apôtres*, I, 8).

ARTICLE II.

Conservation miraculeuse du christianisme.

Le sens de la démonstration générale est le même que pour la propagation.

I. Vérité historique.

Deux faits sont à mettre en lumière :

A. **Maintien et augmentation des effectifs.** — Si, parfois, certains pays font en partie défection, le vide est aussitôt, quelquefois même à l'avance, compensé et dépassé par les gains. Dès qu'une contrée ou un peuple nouveau sont accessibles, les missionnaires l'évangélisent. La progression du christianisme (nous le verrons à propos de la catholicité de l'Eglise) a été continue.

B. **Maintien inviolable de la doctrine.** — Malgré les attaques de toutes sortes contre les divers points de son dogme et de sa morale, attaques venant des hérétiques, ou des impies, le christianisme a conservé intacte la doctrine du Christ.

Les ennemis crient : « *Dans vingt ans, le Christ aura beau jeu.* » Eux, ils passent; **Lui et sa religion demeurent.**

Il y a là un fait dont le caractère *grandiose et unique*, la *puissance* et la *continuité* impressionnent tout observateur de bonne foi.

II. Vérité théologique ou caractère divin de ce fait.

Le caractère miraculeux de ce maintien apparaît si l'on envisage les obstacles qui s'y opposaient :

A. Les obstacles intrinsèques sont les mêmes que pour la propagation : doctrine mystérieuse; morale difficile.

B. Les obstacles extérieurs se suivent sans interruption : hérésies successives; mouvement musulman; renaissance païenne; protestantisme; philosophisme, etc. Persécutions à toutes les époques, soit sanglantes, produisant naturellement la crainte, soit sarcastiques, amenant le respect humain.

Cette disproportion entre les moyens et le résultat, cette permanence malgré tous les obstacles, exigent un secours spécial et miraculeux, car un tel fait est au-dessus du cours ordinaire des choses.

III. Vérité apologétique.

En plus des arguments donnés pour la propagation, une nouvelle et spéciale relation explicite a été mise ici par NOTRE-SEIGNEUR : « Je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles. »

Donc le miracle de la conservation est une preuve directe de la vérité des paroles de Jésus, le Vainqueur éternel.

CITATIONS

I. — La diffusion considérable du christianisme; deux témoins de marque : Tacite et Pline.

Ecoutez Tacite, le plus célèbre des historiens, Tacite chargé par Dieu de graver dans l'histoire l'acte de naissance et l'acte de mort de son Fils unique, Jésus-Christ. Vingt-sept ans après ce grand drame du Calvaire, Néron eut la fantaisie de brûler Rome, et, pour couvrir l'horreur de cette abominable action, il fit saisir, dit Tacite, une immense multitude d'hommes (ingens multitudo). Quels étaient ces hommes ? Tacite va les définir : c'étaient des hommes que le vulgaire appelait chrétiens (quos vulgus christianos appellabat). Remarquez ce mot « vulgus »; vingt-sept ans après la mort de Jésus-Christ, le nom de ses disciples était vulgaire à Rome, la capitale du monde. Mais qu'est-ce que c'était que ces chrétiens ? Tacite va nous le dire : L'auteur de ce nom était le Christ (auctor nominis hujus Christus). Vous entendez, Messieurs, et la date de ce texte, qui n'a jamais été contesté par personne, est authentique; elle est marquée par l'incendie de Rome, l'an 64 de l'ère chrétienne, c'est-à-dire vingt-sept ans après la mort de Jésus-Christ. Mais est-ce là tout ? Non, vous allez entendre mieux, vous allez entendre le symbole des apôtres sous la plume et avec l'encre de Tacite. L'historien avait à dire ce que c'était que le Christ; il continue donc : L'auteur de ce nom était le Christ, qui, sous le règne de Tibère, avait été mis à mort par le procurateur Ponce Pilate (auctor nominis hujus Christus, qui, Tiberio imperitante, per procuratorem Pontium Pilatum supplicio affectus erat). Encore une fois, est-ce Tacite qui parle, ou est-ce le symbole des apôtres ? Le symbole des apôtres dit : Qui passus est sub Pontio Pilate. Tacite dit : Qui per procuratorem Pontium Pilatum supplicie

affectus erat. C'est bien Tacite, un étranger, un profane, qui écrivait ces choses sur un indestructible airain. Et que disait-il des Chrétiens, de cette immense multitude que le vulgaire appelait du nom de chrétien ? Il en disait ce que voici dans ce même texte : Cette détestable superstition, réprimée pour le moment, faisait une nouvelle irruption, non seulement dans la Judée, origine de ce mal, mais jusque dans Rome (repressaque in praesens exitialis superstitio rursus erumpebat, non modo per Judaeam originem hujus mali, sed per Urbem etiam). Quel texte, Messieurs. Quelle précision. Que de choses en deux lignes. Ainsi donc, vingt-sept ans après la mort de Jésus-Christ, les chrétiens formaient à Rome une immense multitude; ils étaient connus du vulgaire sous leur véritable nom; même avant cette époque, ils avaient déjà été réprimés par l'autorité publique, mais cette répression ne les empêchait pas de se propager avec une telle puissance que Tacite l'appelle une irruption; ils comparaissaient devant les tribunaux et y rendaient témoignage de leur foi; car Tacite ajoute qu'ils furent saisis sur leur aveu : primo correpti qui fatebantur. Ils étaient odieux à tous — invisos — et leurs mœurs différaient tellement des mœurs générales que, selon la remarque de l'historien, ils furent moins convaincus du crime d'incendie que de haine envers le genre humain : haud perinde in crimine incendii, quam odio humani generis convicti sunt. (Annales, liv. XV.)

Voulez-vous une autre preuve de la vie publique des Chrétiens dès l'origine du christianisme ? Dieu et l'histoire ne vous la refuseront pas. L'an 98 de l'ère chrétienne, soixante et un ans après la mort de Jésus-Christ, Trajan monte sur le trône, et l'histoire nous apporte une lettre d'un de ses proconsuls au sujet des chrétiens, le proconsul de Bithynie et du Pont, Pline le Jeune, homme célèbre. Car, remarquez-le, Messieurs, quand Dieu veut écrire l'histoire, il n'est pas malhabile à choisir ses historiens. Tout à l'heure, nous étions avec Tacite. Voici maintenant Pline le Jeune, dans une lettre officielle adressée à Trajan. Il écrit à l'empereur pour le consulter sur la procédure qu'il faut suivre contre les chrétiens; car, dit-il, « je n'ai jamais assisté à ce genre de causes, et je ne sais ce que l'on a coutume d'y rechercher et d'y punir, ni à quel degré. Mon hésitation n'est donc pas médiocre pour savoir s'il faut tenir compte de la différence des âges ou ne pas s'en préoccuper; s'il faut pardonner au repentir ou s'il est inutile de cesser d'être chrétien quand une fois on l'a été, si c'est le nom qu'on poursuit, même exempt de crimes, ou si ce sont les crimes attachés au nom. » Quelles questions, Messieurs, de la part d'un homme d'esprit et d'un homme de bien ! Un nom coupable ! des crimes attachés à un nom ! Mais, que voulez-vous, Pline trouvait sur son chemin des habitudes déjà invétérées... Sa lettre se termine par la remarque « qu'un grand nombre de personnes de tout âge, de tout rang et de tout sexe, se trouvaient compromises, et que d'autres le seraient plus tard; que non seulement les villes, mais les bourgs et les campagnes étaient inondés de cette contagieuse superstition; qu'enfin les temples désolés et les cérémonies sacrées interrompues depuis longtemps commençaient à revivre, grâce aux poursuites exercées contre les chrétiens ».

Cette peinture, Messieurs, jointe à celle de Tacite, ne laisse aucun doute sur le point capital qui nous préoccupe : savoir que, dès l'origine du christianisme, les chrétiens vivaient dans une société constituée publiquement. Et, d'ailleurs, le résultat même qu'ils ont obtenu dans le court espace de trois siècles en est une preuve surabondante. Au bout de trois siècles, les chrétiens ont été les maîtres de l'empire romain; ils ont porté au trône le premier César qui eût embrassé leur foi.

Où est donc la cause historique qui a fait du monde idolâtre le monde chrétien ? Vous êtes obligés de le connaître, ou du moins de le chercher. Nous, catholiques, nous disons que ce changement prodigieux correspond à l'apparition sur la terre d'un homme qui s'est dit le Fils de Dieu, envoyé

pour effacer les péchés du monde; qui a prêché l'humilité, la pureté, la pénitence, la douceur, la paix; qui a vécu pieusement avec les petits et les simples; qui est mort sur une croix, les bras étendus sur nous tous, pour nous bénir; qui nous a laissé dans l'Evangile sa parole et son exemple, et qui, ayant ainsi touché l'âme de plusieurs, pacifié leur orgueil et corrigé leurs sens, a laissé en eux une joie calme si surprenante que le parfum s'en est répandu aux extrémités du monde.

(LACORDAIRE, VI^e Conférence, 3 janvier 1812.)

II. — Les obstacles qui s'opposaient au christianisme.

Le christianisme avait contre lui une foule d'obstacles : ses humbles origines humaines; ses attaches avec le judaïsme, facilement méprisé des païens; sa prédication de la croix, qui était ridicule à un point impossible à se représenter aujourd'hui. Le divin gibet est pour nous entouré d'une auréole; il était alors le vil poteau, réservé aux malfaiteurs de basse extraction et aux esclaves.

L'exclusivisme insolent dont faisait preuve la nouvelle religion ameutait contre elle non seulement les religions officielles ou publiques, mais, ce qui était beaucoup plus grave, au point de vue de sa pénétration dans les masses, les petites religions locales et les cultes intimes, dont les stèles funéraires et les papyrus magiques nous révèlent la tenace action dans la vie privée de cette époque.

Des questions économiques se joignaient ici à l'obstacle religieux. Les clergés de tout acabit, les statuaires, les orfèvres, qui formaient une corporation puissante, ainsi que Saint Paul s'en apercevait à Ephèse, tous les commerçants et artisans vivant du paganisme, devaient résister avec la colère de l'intérêt menacé ou avec l'âpreté de la faim. Nous savons jusqu'où vont de pareilles résistances.

Les persécutions ne manqueront pas, qui seront au fond utiles, en ce qu'elles susciteront les hauts enthousiasmes...; mais, quand les enthousiasmes sont à tel prix, il serait trop facile de les considérer comme tout simples. Nous y voyons un miracle de grâce et l'objectant sincère ne dira pas facilement ce qu'il y voit. Il est certain, en tout cas, que les persécutions arrêteront sur le seuil beaucoup d'hésitants. Les héros ne sont pas foule.

Et, par-dessus tout, la persécution intérieure que fait subir la vérité aux instincts dévoyés, aux tendances débridées par un long relâchement moral, risque de faire fuir ceux qu'il est le plus nécessaire d'attirer, de faire échouer ce qui est le plus capable de réussir.

Là est toujours le grand obstacle. Là sera l'obstacle éternel. Si l'Eglise a vécu en tout temps au milieu des contradictions, ce n'est pas, au fond, pour autre chose, et les contradictions de ses débuts ont dû être d'autant plus grandes, de ce chef, qu'elle menaçait autant que jamais et n'avait pas encore acquis de quoi se défendre.

Le christianisme avait contre lui, pourrait-on dire, cela même qu'il avait pour lui, car sa valeur hors de pair ne pouvait s'utiliser qu'au prix de sacrifices, de renoncements, que l'état général de la nature humaine, et plus encore les circonstances de son propre début, voulaient héroïques.

De sorte que le miracle, ici — car, en vérité, il y a miracle — est celui dont parle Saint Augustin quand il dit : « La conversion d'un pécheur est chose plus difficile que la résurrection d'un mort. »

(R. P. SERTILLANGES, *Le miracle de l'Eglise : les premières conquêtes*, édit. Spes.)



PHOTOGRAPHIE DU R. P. VERNON DEVANT LA CHAPELLE DU CARMEL DE LISIEUX
(Annales de Sainte Thérèse, août 1933.)

Aux pieds de la « Petite Sainte » dont la vie et la protection avaient guidé le Révérend Père vers la foi catholique, malgré toutes les difficultés.

(Ce cliché a été prêté gracieusement par les Annales de Sainte Thérèse, avec l'aimable autorisation du R. P. Vernon.)

III. — L'absence des moyens naturels de succès.

Nommez-moi les grands hommes de l'histoire, sages, législateurs, conquérants; je vous expliquerai par des causes humaines leur succès humain.

M'expliquerez-vous humainement Jésus-Christ et son triomphe ? Ici, toutes influences naturelles font défaut.

Les passions ? dans sa vie, il les immole, dans ses institutions, il les rejette.

La science ? Il l'exclut : les premiers apôtres de sa doctrine sont pris non dans les écoles, mais sur des barques de pêcheurs.

Le pouvoir ? Il le dédaigne : Il déclare lui-même que son royaume n'est pas de ce monde.

La force ? Il la condamne; Il lui demande l'épreuve, l'opprobre, la mort, jamais l'empire.

La puissance des idées ? Il n'en tient compte, Il heurte de front celles qui dominent le monde et Il ne leur oppose que la folie de la croix.

La popularité ? Il meurt, réprouvé de l'opinion et au milieu des blasphèmes de la haine publique.

Cependant, Il triomphe. Tout a sa cause; il serait étrange que le plus grand événement du monde n'eût pas la sienne. Cette cause, quelle est-elle ? Cet homme qui s'abandonne soi-même et qui est vainqueur, cette ostentation de faiblesse et cet état de succès, comment l'expliquez-vous ? Questions insolubles si Jésus-Christ n'est pas Dieu.

(DEPLACE.)

IV. — Les obstacles qu'on éprouve à quitter la religion nationale.

L'action nécessaire d'une grâce spéciale.
(Exemples tirés de conversions anglaises.)

A. — L'histoire de ces conversions individuelles, nombreuses aujourd'hui dans le peuple britannique, m'a toujours passionné. Je connais peu de drames plus poignants que celui de ces hommes de bonne foi, qui s'avancent vers la lumière encore faible à leurs yeux, et doivent, pour en approcher, quitter des compagnons très chers, des habitudes, une vie jusque-là paisible, et accepter parfois un grand changement de fortune.

(R. BAZIN, racontant un voyage en Angleterre, *Etapes de ma vie*, p. 161.)

B. — Témoignage d'un converti contemporain.

Actuellement, celui qui se fait catholique doit se séparer, en très grande partie, de l'attitude d'esprit la plus caractéristique chez le peuple anglais; et, du point de vue national, il est obligé de s'aliéner beaucoup de ses plus chers amis. Tout cela est très dur pour un homme dont le centre même de la vie a toujours été l'Angleterre et tout ce que ce mot signifie...

En devenant catholique, il entre dans une Eglise mondiale possédant l'expérience des âges et une connaissance de toutes les nations, mais, en même temps, il prend rang parmi ceux qui sont actuellement la minorité en Angleterre, et, de ce moment, il est regardé comme un étranger.

Toutes les avenues permettant d'atteindre la vie publique en Angleterre — avenues que lui ouvrait l'Eglise anglicane — sont immédiatement fermées pour lui...

Ajoutez à ceci que toutes mes attaches personnelles avec les universités et les écoles publiques, avec cette jeunesse de Londres et des grandes villes industrielles de tout le pays, qui m'avait témoigné tant de confiance, et dont j'avais connu les difficultés, toutes ces attaches seraient automatiquement brisées...

Avec une terrible clarté, je prévoyais le moment où je marcherais comme un exilé dans mon propre pays : je longerais bien des demeures, si doucement hospitalières pour moi autrefois, et dont les portes resteraient closes...

Je fus alors envahi par une telle obscurité intérieure que je ne comprenais plus pourquoi j'avais agi...

Toutes mes affections humaines entraient en rébellion à cette affreuse perspective; toutes mes amitiés criaient à la porte de mon cœur : ma volonté était toute prête à se déclarer vaincue en cette tempête.

Mais, dans ce péril, je fus soutenu par l'exemple de ceux que j'avais vus affronter le même combat ces deux dernières années. Plusieurs de ces âmes avaient dû faire face à des circonstances qui paraissaient particulièrement douloureuses et bouleversantes. J'étais resté stupéfait des sacrifices auxquels elles avaient consenti, et, comme je les avais vues passer de la lutte et de l'obscurité à la certitude et à la lumière, j'avais compris qu'il était entré en jeu un élément surnaturel. Il ne fallait rien de moins pour soutenir le combat, rien d'autre pour donner la certitude finale.

(Un Seigneur, une foi, du P. VERNON, pasteur anglican converti sous l'influence de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et devenu le R. P. VERNON, ordonné prêtre, à Rome, le 29 juin 1933.)

V. — Résumé de tout cet argument en faveur du christianisme.

A. — La propagation.

L'Eglise allait se répandant tous les jours de famille en famille, et de peuple en peuple : les hommes ouvraient les yeux de plus en plus pour connaître l'aveuglement où l'idolâtrie les avait plongés; et, malgré toute la puissance romaine, on voyait les chrétiens, sans révolte, sans faire aucun trouble, et seulement en souffrant toutes sortes d'inhumanités, changer la face du monde et s'étendre par tout l'univers.

La promptitude inouïe avec laquelle se fit ce grand changement est un miracle visible. Jésus-Christ avait prédit que son Evangile serait bientôt prêché par toute la terre : cette merveille devait arriver incontinent après sa mort; et Il avait dit « qu'après qu'on l'aurait élevé de terre — c'est-à-dire qu'on l'aurait attaché à la croix — Il attirerait toutes choses. » Ses apôtres n'avaient pas encore achevé leur course, et Saint Paul disait déjà aux Romains que « leur foi était annoncée dans tout le monde ». Il disait aux Colossiens que l'Evangile était « oui de toute créature qui était sous le ciel; qu'il était prêché, qu'il fructifiait, qu'il croissait par tout l'univers... ».

Cent ans après Jésus-Christ, Saint Justin comptait déjà parmi les fidèles beaucoup de nations sauvages, et jusqu'à ces peuples vagabonds qui erraient de çà et de là sur des chariots sans avoir de demeure fixe. Ce n'était point une vaine exagération; c'était un fait constant et notoire qu'il avançait en présence des empereurs et à la face de tout l'univers. Saint Irénée vient un peu après, et on voit croître le dénombrement qui se faisait des églises. Leur concorde était admirable : ce qu'on croyait dans les Gaules, dans les Espagnes, dans la Germanie, on le croyait dans l'Egypte et dans l'Orient; et comme « il n'y avait qu'un même soleil dans tout l'univers, on voyait dans

toute l'Eglise, depuis une extrémité du monde à l'autre, la même lumière de la vérité ».

Si peu qu'on avance, on est étonné des progrès qu'on voit. Au milieu du troisième siècle, Tertullien et Origène font voir dans l'Eglise des peuples entiers qu'un peu devant on n'y mettait pas. Ceux qu'Origène exceptait y sont mis un peu après par Arnobe.

Que pouvait avoir vu le monde pour se rendre si promptement à Jésus-Christ ? S'il a vu des miracles, Dieu s'est mêlé visiblement dans cet ouvrage; et, s'il



Cl. Braun.

SAINT MICHEL TERRASSANT LE DÉMON.
(Tableau de Guido Reni.)

Symbole de la victoire perpétuelle du Christ et de sa religion sur les forces de l'enfer.

se pouvait faire qu'il n'en eût pas vu, ne serait-ce pas un nouveau miracle plus grand et plus incroyable que ceux qu'on ne veut pas croire, d'avoir converti le monde sans miracle, d'avoir fait entrer tant d'ignorants dans des mystères si hauts, d'avoir inspiré à tant de savants une humble soumission, et « d'avoir persuadé tant de choses incroyables à des incrédules » (Saint Augustin, *De civitate Dei*).

(BOSSUET, *Discours sur l'Histoire universelle*, II^e part., chap. XX.)

B. — La conservation continue ce miracle.

Voyez que cette Eglise, née dans les opprobres et parmi les contradictions, chargée de la haine publique, persécutée avec une fureur inouïe, premièrement en Jésus-Christ, qui était son chef, et ensuite dans tous ses membres : environnée d'ennemis, de faux frères... attaquée encore plus violemment par le dehors, et plus dangereusement divisée au-dedans par les hérésies... avec sa doctrine rebutante, dure à pratiquer, dure à entendre, impénétrable à l'esprit, contraire aux sens, ennemie du monde, dont elle combat toutes les maximes, demeure ferme et inébranlable...

Vous voyez que Pierre n'a cessé d'enseigner les peuples et de confirmer ses frères... Que toutes les hérésies qui ont osé s'élever contre la science de Dieu ont senti leurs têtes frappées par les anathèmes dont elles n'ont pas pu soutenir la force... que cette Eglise ne se diminue jamais d'un côté qu'elle ne s'étende de l'autre... en sorte que, dans sa vieillesse, si toutefois elle peut vieillir, elle qui est immortelle, elle soit aussi féconde que jamais, et demeure toujours au-dessus de la ruine qui menace les choses humaines.

(Id., *Sermon pour le jour de Pâques*, 1681, 2^e point.)

RÉFLEXIONS MORALES.

Il me faut admirer la force expansive et le dynamisme de la religion chrétienne dès son berceau comme maintenant encore en ses innombrables missions. Il m'est facile d'y adorer la puissance divine. Mais je dois aussi me rappeler que Dieu a toujours voulu se servir, en cette tâche, de moyens humains, si faibles soient-ils... Ranimer à cette pensée la flamme de mon esprit d'apostolat et de ma générosité. Faire tout ce qui est en moi pour activer la christianisation du monde.